

Construction sémiotique et saisie du « contact » entre les langues et dans la langue.

Vers une anthropologie renouvelée.

The international conference 'Rethinking Contact Induced Change' at Leiden University

9-11 June 2011.

Robert Nicolai

Version de travail...

"I was thinking," Alice said very politely, "which is the best way out of this wood : it's getting so dark. Would you tell me, please?"

But the fat little men only looked at each other and grinned.

Lewis Carroll, *Through the Looking-Glass, and What Alice Found There* (1871)

1. Ouverture.

On sait aujourd'hui que le questionnement sur les effets du contact des langues et des populations ne se situe plus aux marches de la recherche. Il est venu occuper le devant de la scène. (D2) L'augmentation de la production scientifique le suggère et l'édition d'ouvrages, de synthèses, d'introductions (S. Thomason 2001, D. Winford 2003) et autres « Handbooks » (R. Hickey 2010) de plus en plus nombreux qui visent à baliser le domaine en sont la preuve. Le décuplement des intérêts de recherche et des questions autour de cette thématique ne peut que l'attester : études de cas dans toutes les parties du monde, approches de la dynamique des langues et du changement linguistique selon des pertinences aussi bien linguistiques qu'historiques et sociétales, descriptions de pratiques langagières, focalisation sur les langues mixtes, etc. Dès lors, cela vaut la peine qu'on s'y intéresse pour comprendre ce questionnement et ce qu'il peut offrir à la connaissance empirique des langues, de leurs élaborations systémiques, de nos pratiques langagières, ou ce qu'il peut apporter à nos théories et à nos présupposés épistémologiques qui, au même titre que les données empiriques, pré-déterminent choix d'analyse et constructions épistémiques. Dans un souci de présentation globale, je pourrais, par exemple, tenter un état des lieux en reprenant la synthèse de P. Muysken et sa catégorisation du contact en scénarii-types (Tableau 1), qui croise les dimensions temporelles et spatiales avec les modalités de saisie des données (disciplinaires et méthodologiques).

	<i>Space</i>	<i>Time</i>	<i>Source</i>	<i>Disciplines</i>	<i>Scenarios</i>
<i>Person</i>	Bilingual individual	0-50 years	Recordings, tests, experiments	Psycholinguistics	Brain connectivity
<i>micro</i>	Bilingual community	20-200 years	Recordings, fieldwork observations	Sociolinguistics	Specific contact scenarios
<i>meso</i>	Geographical region	Generally 200-1000 years	Comparative data, historical sources	Historical linguistics	Global contact scenarios
<i>macro</i>	Larger areas of the world	Deep time	Typological data	Areal typology	Vague or no contact scenarios

Tableau 1. Niveaux d'agrégation et profondeur temporelle dans l'étude du contact de langues (Muysken, in : Hickey 2010:268)

Mais le champ est aujourd'hui si ouvert, les travaux engagés si nombreux, et les renouvellements théoriques si importants que je préfère envisager une autre approche. Je me limiterai ainsi à un parcours pointilliste et à un survol arbitraire de ce qui est bien connu puis, rompant les amarres, j'introduirai une distorsion au débat et je conclurai en m'intéressant à une préhension du contact qui ne s'insère pas normalement dans la problématique ordinaire du contact des langues et des populations appréhendée dans sa dimension empirique, mais la croise cependant.

Concrètement, je reviens donc sur la problématique du contact à travers plusieurs modalités distinctes de sa saisie, mais susceptibles de se recouper. Les deux premières modalités concernent la dimension '*linguistique*' (dans laquelle la question du contact est non-pertinente ou traitée comme cas particulier, sinon exceptionnel) et la dimension '*anthroposociale*' (pour laquelle cette problématique du contact fait partie intégrante de l'objet de la recherche) ; quant à la dernière modalité, elle renvoie à la dimension '*sémiotique*' qu'on pourrait qualifier de « hors champ ». Je considère cette dimension-là dans une perspective dynamique, conduisant à la construction du sens dans ses différentes manifestations. Dans ce cadre particulier – en tant que phénomène – le '*contact*' sera présenté comme étant une caractéristique nécessaire de la dynamique des phénomènes étudiés et – en tant que concept – il sera intégré comme une propriété « définitoire » des outils conceptuels de leur description. Mais tout d'abord, un peu d'histoire.

2. Un peu d'histoire.

Le 19^e siècle a donné un modèle de la transformation des langues (A. Schleicher, Jacob Grimm, ...) dont la popularité a été telle qu'il s'est imposé à la quasi totalité des linguistes. Radicalisant les résultats acquis, l'approche néo-grammairienne (H. Osthoff, A. Leskien, K. Brugmann, B. Delbrück, H. Paul,...) a posé que des lois régulières et sans exception dont les locuteurs n'ont pas la maîtrise (rapprochées de lois naturelles) dirigent cette évolution. Ces lois étaient censées diriger les changements phonétiques et donc une partie importante de l'évolution des langues. La métaphore de l'arbre généalogique était alors prédominante ; pour certains linguistes, tel A. Schleicher (1863, ...), mais aussi, M. Müller, H. Chavée, A. Hovelacque, les langues étaient perçues comme des « organismes vivants ». Un label de 'scientificité' était attribué aux études linguistiques à travers l'application d'une méthodologie qui a conduit au développement de la grammaire comparée. C'est aussi à cette époque que, dans la continuité d'une perception romantique (cf. Herder) et du développement

d'une psychologie des peuples (M. Lazarus, H. Steinthal, puis W. Wundt, *Völkerpsychologie*, 1900), l'idée d'une relation quasi « charnelle » entre une « langue » et le « peuple » qui la parle s'est banalisée. Perception qui confortait cet « allant-de-soi » selon lequel le « monolinguisme » était la configuration « normale » de la communication linguistique ordinaire dans les sociétés humaines, et conséquemment, les « langues » n'avaient pas vocation à se mélanger. Surgissait alors un subtil accord avec la métaphore de l'arbre généalogique... tandis que la réflexion sur le contact des langues et ses implications restait aux marges.

Certes, le modèle arborescent n'était pas seul puisqu'on s'est toujours intéressé aux phénomènes d'interférence et à l'emprunt lexical. D'autres modalités d'évolution donnant une part plus importante aux phénomènes de contact ont été effectivement reconnues et/ou proposées (isoglosses avec J. Gilliéron, théorie des ondes avec J. Schmidt) dans le même temps que H. Schuchardt affirmait (1884) à propos des mélanges de langues au sein de l'espace européen (italo-slave, ...) qu'« [i]l n'existe pas de langue totalement libre de mélange »¹, et étudiait les pidgins et les créoles. À cette époque donc, l'importance du plurilinguisme dans les populations et celle du contact des langues et de leur impact sur la forme des langues sont reconnues. Toutefois ce ne sera qu'au début du 20^e siècle, avec la notion de Sprachbund (1923, 1928), que N. Troubetzkoy et R. Jakobson souligneront l'existence dans certaines régions du monde – telles les Balkans – de convergences multiples entre des langues non apparentées généalogiquement tandis que, de l'autre côté de l'Atlantique, Fr. Boas pointera les similarités grammaticales des langues de la côte américaine du Pacifique Nord (1929, *Classification of American Indian Languages*, *Language* : 5: 1-7) « *in a considerable number of native languages of the North Pacific Coast [of the Northern America] we find, notwithstanding fundamental differences in structure and vocabulary, similarities in particular grammatical features distributed in such a way that neighboring languages show striking similarities... It seems... almost impossible to explain this phenomenon without assuming the diffusion of grammatical processes over continuous areas* », puis qu'un peu plus tard, M. Emeneau caractérisa le sous-continent indien comme constituant une aire linguistique.

L'on devra cependant attendre la fin de ce 20^{ème} siècle pour que soient plus systématiquement engagées des recherches approfondies sur les aires de convergence linguistique dans toutes les parties du monde car, tout au long de ce siècle, les présupposés concernant l'homogénéité des langues auront été confortés par la vision structuraliste et l'horizon d'une langue où « *tout se tient* ». Cela étant, on notera malgré tout que l'approche systémique n'a jamais oblitéré l'attention portée aux dimensions sociales et anthropologiques, essentielles au développement des langues, ainsi que l'attestent les croisements avec les approches d'un Fr. Boas et d'un E. Sapir, d'un E. Durkheim, d'un M. Mauss, d'un Br. Malinowski ou d'un A. L. Kroeber. Autant de sociologues et d'anthropologues, éventuellement linguistes, qui se sont intéressés au langage dans l'espace sociétal. Pourtant, ce ne sera qu'au milieu du 20^{ème} siècle, avec U. Weinreich (1953) et E. Haugen (1953), souvent considérés comme pionniers, que la recherche sur le contact des langues commencera à se poser hors de la perspective d'une linguistique historique, comme problématique construite au croisement explicite de la linguistique synchronique, de la psycholinguistique et de la sociolinguistique, cf. U. Weinreich 1953 [1969] : 4 « *It is ... in a broad psychological and socio-cultural setting that language contact can best be understood... This involves reference to data not available from ordinary linguistic descriptions and require the utilization of extralinguistic techniques. On an interdisciplinary basis research into language*

¹ "Es gibt keine völlig ungemischte Sprache"., Hugo Schuchardt, *Slawo-deutsches und Slawo-italienisches. Dem Herrn Franz von Miklosich zum 20. November 1883*, 1884, Graz, Leuschner & Lubensky ».

contact achieves increased depth and validity ». Ensuite, une grande accélération aura lieu, et la production scientifique deviendra de plus en plus importante.

3. Terrains et domaines.

Aujourd'hui, pour qui souhaiterait inventorier les domaines concernés par le contact des langues, l'inventaire serait pléthorique. Il y a le cas classique des pidgins et créoles – que je n'aborderai pas ici – avec les problèmes qu'il pose et les controverses qu'il génère ; il y a ensuite cet autre domaine, également classique, du bilinguisme dans ses dimensions structurale, psychologique et sociale, éventuellement pédagogique sinon politique et de tous les travaux qu'il a permis de produire (W. Mackey, M. Blanc, J. Hamers, G. Lüdi, B. Py, Grosjean et tant d'autres). Mais à côté, il y a les nouvelles recherches qui ont acquis leur légitimité au cours des 50 dernières années et qui antérieurement, sans être ignorés des linguistes, n'étaient pas retenues comme objets d'étude importants ou ne l'étaient que marginalement. C'est tout particulièrement le cas des langues mixtes, de l'alternance codique et des aires de convergence linguistique.

On constatera encore que l'étude des situations de contact et leurs effets sur les langues ne constitue pas un domaine fermé : c'est quasiment l'ensemble des disciplines linguistiques au grand complet qui se trouve concerné par cette question (linguistique historique, dialectologie, sociolinguistique, psycholinguistique, linguistique aréale, typologie, pragmatique), et donc, que ce que l'on aurait pu penser présenter comme « thématique accessoire » a fini par se transformer en véritable « problématique » ; acquérant, sinon une dimension disciplinaire propre qu'il n'est, à mon avis, pas opportun de revendiquer, du moins une reconnaissance et une légitimation dans l'ordre de la recherche théorique et empirique en sciences du langage.

Je vais maintenant survoler quatre « terrains » qui ont une importance essentielle : celui de la généalogie des langues et des langues dites 'mixtes', celui de l'alternance codique, celui de la dialectologie et enfin, celui des aires de convergence linguistiques. Quatre terrains définis par leur ancrage empirique, qui sont aussi des espaces d'expérimentation pour la réflexion générale en ce sens qu'ils ont permis le développement d'importants renouvellements conceptuels.

3.1. Généalogie des langues et langues mixtes.

Comme nous le savons, les recherches sur l'histoire et la généalogie des langues sont tout sauf nouvelles. Ce n'est donc pas elles qui m'intéresseront mais la rupture symbolique qui s'est opérée à partir de quelques propositions sur des évolutions « *non-généalogiques* » des langues. Il faut sans doute placer là l'apport de S. Thomason & T. Kaufman (1988) dont l'ouvrage, synthèse et réflexion théorique, a largement contribué à ouvrir le débat en introduisant l'idée de *modalités non-généalogiques* de l'évolution des langues (*développement non généalogique, transmission anormale*) et en systématisant d'autres distinctions, telle la distinction entre *language maintenance* et *language shift* en lien avec la distinction entre *emprunt* et *interférence*. J'en reprends ici les propositions conclusives (1988 : 211-3) :

“...[T]he existence of a class of languages whose developmental history involves abnormal transmission... This class of language is divided into three types, according to particular route of non-genetic development: languages that have borrowed so massively from some

another language that genetic continuity has been destroyed for some or all grammatical subsystems... ; abrupt creoles... ; and pidgins.”

“[T]he major determinants of contact-induced language change are the social facts of particular contact situations, not the structural linguistic relations that obtain among the languages themselves.”

“Predicting the results of contact-induced change in any detail is far beyond our present ability, given the kinds of evidence now available about language contacts.”

“Deterministic predictions will surely remain permanently beyond our grasp, and simplistic predictions ... are bound to fail.” Si cet ouvrage a été si souvent cité, c’est sans doute en raison de la clarté de ses positionnements sur notion de parenté non-génétique. Cependant beaucoup d’autres travaux, anciens ou contemporains (articles, monographies, etc.), ont contribué à porter sur le devant de la scène les questionnements qu’il met en lumière et qui jusqu’alors étaient marginalisés. Même en s’en tenant aux seuls travaux les plus récents sur ce qu’il est convenu d’appeler des « langues mixtes », leur nombre est trop important pour qu’ils puissent être tous cités. Je mentionnerai tout de même quelques ouvrages collectifs qui ont contribué à faire mieux connaître ces « langues mélangées » (*Mixed languages, 15 Cases Studies in Language Intertwining*, P. Bakker & M. Mous (eds.), 1994 ; *Contact Language, a wider perspective*, S. Thomason (ed.), 1996 ainsi que *The Mixed Language Debate. Theoretical and Empirical Advances*, Y. Matras & P. Bakker (eds.), 2003, qui synthétise les recherches et montre la nécessité d’une typologie en posant des questions telles que :

- *les langues mixtes sont-elles des ‘nouvelles langues’ ou la continuation des langues ancestrales ?* qui questionne la notion de généalogie des langues.
- *sont-elles constituées à travers un processus graduel ou abrupt ?* qui questionne la modalité concrète de leur constitution.

Ou encore, d’autres questions sur les fonctions symboliques du langage, les pratiques des locuteurs et leurs choix collectifs qui peuvent être déterminants dans la construction des outils de leur communication :

- *Quels sont les types de configuration sociale qui conduisent à leur émergence ?*
- *Quel est le rôle de l’alternance codique ?*
- *Quel est le rôle des intentions des locuteurs dans le schéma de comportement langagier qui conduit à leur élaboration ?*

Dès lors, des notions et des concepts qui articulent des considérations linguistiques et anthroposociales, tels *languages intertwining* (P. Bakker), *relexification* (P. Muysken), *deliberate creation* (M. Mous), *mixed lect* (A. Backus), etc. sont introduits ou prennent un sens nouveau⁴.

3.2. Alternance codique.

Ceci posé, ce n’est pas uniquement autour des questions sur la généalogie des langues et des langues mixtes que la problématique du contact des langues se développe car, à la même époque et sous l’influence des sociolinguistes et des anthropologues, l’étude des comportements langagiers dans les communautés plurilingues conduit à mettre en évidence la

⁴ Voir aussi P. Bakker & P. Muysken P., *Mixed languages and language intertwining*. In J. Arends, P. Muysken & N. Smith (eds.), *Pidgins and creoles: an introduction*. 1994 : 41-52).

fonctionnalité sociolinguistique de la variation linguistique (Fishman, W. Labov...) et l'importance des pratiques d'alternance codique qui deviennent dès lors un nouvel objet d'étude. Et l'intéressant, c'est que ces phénomènes sont devenus de « vrais » objets d'étude avec la légitimité académique qui va avec. Dans le même temps les observables ont changé et les méthodes de recueil des données passent désormais par l'observation attentive sur le terrain et par l'analyse contextualisée des pratiques langagières puisque, à côté des *données* linguistiques, ce sont les *pratiques* ordinaires des locuteurs et des communautés linguistiques appréhendées en contexte qui sont devenues des objets d'étude ; ce sont encore les *stratégies* (conscientes ou non) de ces locuteurs et les *choix de normes* qu'ils opèrent dans la gestion de leurs *répertoires linguistiques*, qui retiennent l'attention.

Dès lors, les approches sont devenues aussi diverses que sont différentes les situations et les points de vue puisque, au-delà de la saisie linguistique et typologique, on peut s'intéresser aux usages langagiers (sociolinguistique, anthropolinguistique, pragmatique). Sans ordre et sans hiérarchie, des premiers travaux de Sh. Poplack (1980...) aux questionnements interactionnistes de J. Gumperz (1982) ou de P. Auer (1998) en passant par J. Heath (1989) et P. Gardner-Chloros (1991...); des travaux psycholinguistiques et cognitifs de C. Myers-Scotton (1993...) ou aux approches minimalistes de J. MacSwan (1997...) et tant d'autres, le champ s'est ouvert. Les notions d'*alternance codique conversationnelle* et d'*alternance codique situationnelle*, de *we-code* et de *they-code*, de *contrainte du morphème libre* et de *contrainte d'équivalence*, les modélisations telles que les *Markedness Model*, *Matrix Language Frame* (MLF) ou *4M Model*, sont issues de ces travaux qui concernent aussi bien la linguistique au sens strict que la sociolinguistique, l'anthropologie linguistique, la psycholinguistique ou la linguistique appliquée. Et on constate une fois encore que ces recherches nouvelles finissent par coïncider avec l'ensemble du domaine des sciences du langage.

3.3. Espaces dialectaux.

Les langues mixtes et l'alternance codique sont des phénomènes évidents pour attester des effets du contact dans les langues et les populations ; mais à une autre échelle et à l'autre extrémité d'un continuum dont ces cas emblématiques seraient une borne l'on reconnaît aussi les effets du contact avec les différenciations dialectales, ce que Weinreich avait souligné dès la première page de *Languages in Contact* : « ... *it is immaterial whether the two systems are 'languages', 'dialects of the same language', or 'varieties of the same dialect.'* [...] *the mechanisms of interference, abstracted from the amount of interference, would appear to be the same whether the contact is between Chinese and French or between two sub-varieties of English used by neighboring families* ». La recherche dialectologique est ainsi concernée par le contact et il ne s'agit plus de s'enfermer dans la description monographique et le travail comparatif conduisant aux Atlas linguistiques ou à l'étude diachronique. Ce qui est au centre, c'est une approche plus sociolinguistique, davantage anthropologique (et par là, sensible aux effets du contact et de ses déterminants), qui prend en considération les comportements et les pratiques des locuteurs en tant qu'ils sont les *acteurs* de la communication. C'est donc une approche qui renouvelle la recherche avec, par exemple, une attention aux phénomènes d'accommodation, aux constructions identitaires, avec un traitement des phénomènes de « frontières » entre communautés, qu'elles soient posées et/ou imposées, matérielles ou symboliques.

C'est ainsi qu'en s'appuyant sur des considérations sociolinguistiques et psychosociales P. Trudgill proposera une étude des contacts interdialectaux en utilisant le concept d'accommodation de H. Giles, en s'intéressant aux formes dialectales intermédiaires,

en reconnaissant des mélanges dialectaux, des interdialectes, des hyperdialectalismes ; en retenant les leçons de la sociolinguistique et les notions de *focussing* de R. Le Page et A. Tabouret-Keller, puis les notions de *levelling*, de *koinéization*. Bien sûr, et heureusement, P. Trudgill n'est pas seul ! J. K. Chambers, D. Britain, P. Kerswill, B. Kortmann parmi beaucoup d'autres travaillent dans cette voie.

3.4. Aires de convergence linguistique

Pour finir ce survol, il y a encore un domaine où les incidences du contact des langues et des populations sont flagrantes, c'est celui des aires de convergence linguistique. J'ai mentionné précédemment que le questionnement à leur égard n'était pas récent puisqu'on le situe un peu avant les années '30 avec l'intervention de Troubetzkoy au 1^{er} Congrès des Linguistes.

Bien évidemment l'existence de ces aires est interprétée comme un phénomène complexe ayant à la fois une dimension historique, culturelle et linguistique et résultant de contacts intenses entre des communautés linguistiques sur de très longues périodes temporelle, et cette nouvelle thématique fait l'objet de très nombreuses publications (P. Muysken, 2000, *From Linguistic Areas, to Areal Linguistics* ; A. Aikhenvald & R. Dixon, 2006, *Areal Diffusion and Genetic Inheritance*, B. Heine & D. Nurse, 2007, *A Linguistic Geography of Africa*, A. Aikhenvald & R. Dixon, 2007, *Grammars in Contact. A cross-Linguistic Typology*, etc.).

Les débats sur leur définition et leurs caractéristiques sont nombreux. S. Thomason, par exemple, définit ainsi l'aire linguistique (2001 : 99) : *“a linguistic area is a geographical region containing a group of three or more languages that share some structural features as a result of contact rather than as a result of accident or inheritance from a common ancestor”*, précisant que *“The reason for requiring three or more languages is that calling two-language contact situations linguistic areas would trivialize the notion of a linguistic area, which would then include all of the world's contact situations except long-distance contacts”*. Le problème des définitions et des critères est donc posé très concrètement : nombre de langues, nombre de familles de langues, nombre de traits partagés; caractère flou ou non des frontières de l'aire, etc. Ce qui ne va pas sans soulever des controverses ; c'est ainsi que, dans un texte percutant, L. Campbell (2006) finira par conclure que *“(1) We should abandon the search for definitive definition of 'linguistic area'. (2) Areal linguistics is not distinct from borrowing/diffusion in general. (3) The concept 'linguistic area' is not significant in itself; instead of pursuing definitions of linguistic areas, we should attempt to account for the history of individual borrowings and diffusion, together with language change in general, in order to answer the question, “what happened?”... If we succeeded in determining what changes have taken place, and how, when, and why they took place, we will have succeeded in providing all the information underlying traditional notions of linguistic areas”*. Proposition à laquelle il vaut la peine de réfléchir.

4. Conceptualisations et théorisations.

J'ai achevé le tour de quelques terrains emblématiques du contact des langues, mais à côté du travail empirique il y a les concepts et l'élaboration théorique. Deux perspectives se profilent suivant que l'intérêt des chercheurs est plutôt d'ordre « linguistique » ou plutôt

d'ordre « anthroposocial ». Du côté « linguistique », depuis U. Weinreich, c'est plutôt la dynamique de l'interférence et de la diffusion qui est la préoccupation essentielle, tandis que du côté anthroposocial, ce qui est retenu, ce sont davantage les dynamiques (individuelles ou collectives) de construction symbolique des représentations de tout ordre à travers le langage.

4.1. Du côté linguistique.

Me situant pour commencer du côté des linguistes à fibre structurale et formelle plutôt orientés vers l'étude des résultats linguistiques de la dynamique des langues et l'analyse de corpus, je vais, toujours avec un peu d'arbitraire, m'intéresser aux procès de *métatypie* et de *grammaticalisation* ainsi qu'au thème d'une théorie unifiée du contact des langues ; puis, dans un second temps, me déplaçant vers la perspective anthroposociale, je m'attacherai à la dynamique des *constructions identitaires* et au procès de *crossing* pour conclure sur l'articulation entre ces deux perspectives.

4.1.1. Métatypie.

On connaît la notion de '*métatypie*' introduite par M. Ross (1996...) avec ses travaux sur le takia, langue austronésienne de Papouasie – Nouvelle Guinée : c'est un procès qui « *dénote un changement de type morphosyntaxique qui survient lorsque des locuteurs bilingues restructurent les constructions sémantiques d'une de leurs langues sur le modèle des constructions de leur autre langue* » (JLC 2008). Il s'agit donc d'une 'copie' (calque) entraînée par le contact et qui entraîne à son tour une métamorphose dans un type structural : réorganisation des modèles sémantiques et des 'façons de dire les choses', restructuration syntaxique. La métatypie est censée traduire des *habitus* et induire une simplification dans la communication. Ainsi, selon M. Ross, le takia (Océanique), mais aussi le mixe (Basque), le grec d'Asie Mineure (Indo-Européen) ou l'urdu de Kupwar (Indo-Iranien) sont respectivement des langues métatypisées par les langues intercommunautaires suivantes : le waskia (Trans-Nouvelle Guinée), le gascon (Italique), le turc (Turc) ou le marathi de Kupwar (Indo-Aryen).

Par ailleurs elle ne va pas sans s'accompagner d'autres modifications (calques lexicaux, emprunts de marqueurs de discours et de conjonctions) ; pour M. Ross (1999), « *the three processes of lexical calquing, metatypy and the borrowing of discourse markers are all triggered by the natural pressure to relieve the bilingual speaker's mental burden by expressing meanings in parallel ways in both languages* ». Corrélativement, la restructuration est orientée puisque « *Usually, the language undergoing metatypy (**the modified language**) is emblematic of its speakers' identity, whilst the language which provides the **metatypic model** is an **inter-community language**. Speakers of the modified language form a sufficiently tightknit community to be well aware of their separate identity and of their language as a marker of that identity, but some bilingual speakers, at least, use the inter-community language so extensively that they are more at home in it than in the emblematic language of the community* » (1999). Le procès de métatypie réorganise ainsi des données linguistiques dans un cadre social déterminé et dès lors, envisager de s'intéresser dans des visées diagnostiques aux rapports potentiels entre les structures sociales (en termes de réseaux ouverts ou fermés, endocentrés ou exocentrés (*tightknit communities, open communities, etc.*) et les types de changements linguistiques attestés (1996, 2003) devient potentiellement pertinent.

4.1.2. Grammaticalisation

À l'inverse de la notion de métatypie qui est issue d'une recherche concrète sur un terrain montrant des propriétés particulières de contact entre les langues et des organisations sociales spécifiques, l'étude des procès de grammaticalisation n'a au départ rien à voir avec les questions du changement linguistique induit par le contact. Ressurgie et théorisée dans les années '70-80 (B. Heine, E. Traugott, P. Hopper, etc.) dans un contexte intellectuel qui n'ignore pas les travaux de R. Langacker, de G. Lakoff, etc., c'est désormais une théorie généraliste qui se propose de rendre compte de la façon dont les entités grammaticales émergent et se développent à travers des procès longs et à partir, non pas d'emprunts de signes ou de formes linguistiques matérielles, mais de transferts ou de combinaisons de sens. Cette dynamique est appréhendée grâce à des concepts spécifiques tels que *schème d'usage*, *extension*, *désémantisation*, *décatégorisation*, *érosion*. Pour la plupart des linguistes, cela n'a effectivement rien à voir avec les procès du changement induit par le contact. C'est pourquoi, envisager ainsi que l'on fait B. Heine et T. Kuteva (2003, 2005) que les procès de grammaticalisation et ceux du changement induit par le contact ne sont pas des phénomènes exclusifs l'un de l'autre, considérer que la grammaticalisation étant un processus omniprésent dans tous les contextes d'utilisation des langues, agit par là même « *sans égard au fait qu'il concerne ou pas des situations de contact de langues* » est une position intéressante qui met en jeu d'autres concepts tels ceux de *model language* et *replica language*, *donor* et *recipient*, mais tout aussi bien *grammaticalizing metatypy* (2006 : 402) lorsqu'il s'avère que la métatypie conduit à la création de nouvelles catégories grammaticales. Ici, la prise en compte des dynamiques du contact des langues modifie le champ d'extension de la grammaticalisation en étendant sa valeur explicative à l'étude des phénomènes de convergence dans les aires linguistiques.

4.1.3. L'approche psychologique du contact des langues :

Enfin, alors que la métatypie a exemplifié le surgissement d'un concept à partir de l'étude de situations empiriques constatées sur le terrain et que la grammaticalisation tend à être appréhendée comme une théorie générale qui reconceptualise la problématique du contact dans son champ d'application ainsi élargi, l'approche que j'aborde maintenant est d'une autre nature. Il s'agit d'une initiative de création d'une théorie générale qui, partant de l'analyse du contact en situation de bilinguisme, se donne pour objectif de rendre compte de la dynamique complète des changements linguistiques induits par le contact dans des termes linguistiques et psycholinguistiques ; elle est donc focalisée sur l'activité des locuteurs bilingues et sur le procès de la transmission. Fr. Van Coetsem, qui l'a développée, la présenteant – ce qui est peu courant dans le domaine – comme une théorie générale et unifiée pour rendre compte du procès de transmission en situation de contact de langues (*a general unifying contact-linguistic theory*). Et il soulignait (2000) que “*dans sa nature profonde, la “transmission” est éminemment adaptée pour servir de fondement à une théorie générale du contact des langues*”. Il précisera et affinera ainsi les concepts d'interférence et les modalités du transfert (*substrat*, *adstrat*, *superstrat*; *maintenance*, *shift*). Il introduira les distinctions de *transfert* et d'*emprunt*, d'*adaptation* et d'*imposition* qu'il liera aux notions d'*agentivité* (*SL agentivity*, *imposition* // *RL agentivity*, *borrowing*), de directionnalité (*unidirectionality* // *bidirectionality*) et de *linguistic dominance*. Van Coetsem n'est plus là pour développer et approfondir sa théorie mais elle a été mise à l'honneur par D. Winford qui a beaucoup contribué à la faire connaître.

4.2. Du côté anthroposocial

Maintenant, si je me place du côté des linguistes à « fibre sociale et anthropologique », donc ceux qui s’orientent vers l’étude des pratiques langagières, la focalisation porte sur les dynamiques sociales et anthropologiques qui, en situation, déterminent et modulent les interactions et les usages langagiers, et conduisent éventuellement à la transformation des codes linguistiques.

Hors du domaine linguistique, les arrière-plans conceptuels de ces approches sont marqués par des auteurs tels E. Goffman, H. Giles, P. Bourdieu ou Fr. Barth, auxquels il faudrait ajouter bien d’autres noms qui, des sociologues aux ethnométhodologues et à certains philosophes, balisent la réflexion contemporaine sur les usages langagiers et la fonctionnalisation des codes dans les pratiques sociales.

Dans le domaine linguistique – et dans l’espace anglo-saxon – ce sont des auteurs tels que D. Hymes, J. Gumperz, W. Labov, N. Coupland, L. Milroy, etc., qui tiennent le haut de l’affiche. Pour les chercheurs qui se reconnaissent dans ces cadres, la question du contact des langues n’est pas une problématique particulière et il ne s’agit pas d’un objet pour lequel il faudrait envisager un traitement théorique à part. Pour eux, contact des populations et les pratiques plurilingues sont les situations normales d’utilisation du langage. Le travail sur les ‘actes d’identité’ de R. Le Page et A. Tabouret-Keller (1985) et les notions de *focussing* et de *diffusion* puis, vingt ans plus tard, la notion de *crossing* de B. Rampton (2005) sont de bonnes illustrations de ces approches.

4.2.1. Actes d’identité.

En réfléchissant sur leur terrain à Belize et à Sainte Lucie, R. Le Page & A. Tabouret-Keller (1985) ont exemplifié une approche de la langue en tant qu’élaboration sociale, construite dans une tension continue entre le stable et la variation, entre une dynamique de créativité et des figements conjoncturels, ce qui met en évidence à la fois *l’activité* et *l’activisme* des locuteurs conçus comme les *acteurs* de la communication ; ceux-là créent et font signifier leur langue au travers d’*actes d’identité*. Les auteurs diront que “[T]he individual creates for himself the patterns of his linguistic behaviour so as to resemble those of the group or groups with which from time to time he wishes to be identified, or so as to be unlike those from whom he wishes to be distinguished” (1985 : 181), et ils développent les métaphores optiques de « *projection, focussing, diffusion* » en les appliquant aux processus de pidginisation et de créolisation ainsi que l’illustre le tableau que je reprends ci-dessous (Tableau 2), mais dont l’importance théorique dépasse largement ce cadre.

diffuse		focused
‘Instant pidgin’ trading on analogy and metaphor; context-bound	Natural languages..., including Creoles	Unchanging and eternal ‘language’ capable of expressing ‘truth’
Descriptions of behaviour, highly data-oriented, context-related	More idealized and abstract descriptions, more context-free	Wholly abstract ‘grammar’

Tableau 2. *Focussing in linguistic behaviour related to focussing in linguistic description*

(2006 [1985], p. 202)

Bien évidemment, nous nous trouvons ici dans un contexte où le contact des langues est pertinent. Il est au centre d'une théorisation qui ne porte pas sur les formes linguistiques en tant que telles mais qui les articule aux pratiques des locuteurs, lesquels manifestent un certain activisme dans la mise en forme des langues qu'ils utilisent. On trouve aussi, en arrière-plan, un appel à la théorie de l'accommodation de Giles (1970).

4.2.2. *Crossing*.

Vingt ans plus tard, cette direction de recherche a pris de l'importance. Elle s'est développée et diversifiée. La notion de *crossing* introduite par B. Rampton, (1995) à partir de ses travaux sur les constructions identitaires dans les interactions des adolescents londoniens d'origine africano-caribéenne et anglaise en fournit un bon exemple : *[Crossing] refers to the use of a language or variety that, in one way or another, feels anomalously "other". Precisely who it is that experiences this feeling – whether it's the speaker, the interlocutor(s), or both – will vary, and sometimes you can "pass," using language selection to project an identity that nobody suspects of challenges.*"

"In terms of established sociolinguistic concepts, language crossing can be seen first as a form of code-switching..."

"Seen from a second angle, crossing has a lot in common with the ... notion of artful "performance."

"... Both objectify ways of speaking, bringing stylistic resources into the spotlight for reflexive evaluation and critique, and Mikhail Bakhtin's "double-voicing" is intensely relevant to both." (B. Rampton, *Crossing*, in A. Duranti (ed.), *Key Terms in Language and Culture*, Blackwell, 2001, pp. 49-51).

Me voici arrivé au terme de ce survol rapide et incomplet de quelques saisies du contact des langues et de ses implications linguistiques. Dès lors, il est possible de poser quelques questions théoriques et méthodologiques. J'en retiens trois parmi toutes celles qui se présentent :

Nous avons identifié des domaines privilégiés tels que '*langues mixtes*', '*alternance codique*', '*aires de convergence linguistiques*', '*koinès*', etc., pour étudier les effets du contact des langues et des populations. Constituent-ils des « *objets spécifiques* » qui justifieraient d'une approche particulière, ou bien ne sont-ils que des phénomènes que nos postulats théoriques du moment et nos habitudes de recherche nous avaient conduits à ignorer ? Car on sait bien qu'on ne catégorise guère que ce que nous savons catégoriser en maîtrisant les critères qui permettent ce procès cognitif. Un questionnement s'ouvre ici sur *la construction des objets empiriques* censés être spécifiques des phénomènes appréhendés et sur notre place dans les procès de construction épistémique.

La typologie peut-elle vraiment servir d'outil pour mettre en évidence des régularités structurelles (contingentes ou non) ou des lignes de force (cognitives ou universelles) dans les phénomènes linguistiques et/ou langagiers ? Y avoir recours est-il heuristique ? Cela introduit un questionnement *méthodologique sur la pratique de la recherche* qui, comme le précédent, concerne au premier chef l'alternance codique, les langues mixtes et les aires de convergence linguistique.

A côté des contraintes structurales et conjoncturelles, quelle est la place à donner aux *principes généraux d'ordre cognitif* de l'évolution des langues en général ? Principes que

notre intuition et nos capacités déductives nous poussent à supposer⁵, tout autant que la « poussée intellectuelle » qui les propulse aujourd’hui sur le devant de la scène.

Il est évident que je ne répondrai pas à ces questions, toutefois on reconnaîtra, par le fait qu’elles peuvent être introduites, que les problèmes généraux qui surgissent à propos de l’étude des contacts de langues et des changements linguistiques sont tout aussi prégnants que ceux qui sont soulevés dans les autres contextes d’étude des langues et du langage, et qu’ils ne sont pas de nature différente. Ce constat est aussi une avancée dans notre réflexion.

5. De l’autre côté du miroir.

Je vais maintenant aborder le dernier volet de mon approche avec une problématique décalée que je pourrais nommer « *la problématique du contact caché* » car nous allons changer de niveau : ce ne sera plus à *l’analyse de contacts objectivés et empiriquement attestés* entre des formes et des systèmes linguistiques, ou dans l’utilisation des langues, que je vais m’intéresser, mais au ‘contact’ considéré sur un tout autre plan. Entendons par là que l’appréhension que j’en ferai ne reposera plus uniquement sur des observables linguistiques empiriquement identifiables dont il s’agirait de rendre compte : la reconnaissance du contact sera ici un « *résultat théorique* » appréhendé (et déduit) à partir de l’étude des dynamiques *de construction du sens* actualisées par les constructeurs de signes et les agents de la communication que nous sommes tous.

Je vais donc m’intéresser à ce *procès de construction de sens* pour lequel, *a priori*, la problématique du ‘contact’ ne semble pas être particulièrement pertinente, et je projette de la mettre en évidence dans ce cadre en la ‘conceptualisant’ autour de l’idée de ‘*contact interne*’. Cela posé, et avant de développer la dimension sémiotique, je crois encore nécessaire de revenir sur l’articulation des dimensions *linguistique* et *anthroposociale* et sur leur ‘sensibilité au contact’ afin de mieux souligner le cheminement autour de cette notion de ‘contact’.

Cédant à l’habitude et à une tradition forte, dans ce qui précède j’ai distingué deux approches typées et à bases empiriques, qui sont censées rendre compte de deux aspects conventionnels de la « réalité ». Une approche *linguistique* orientée vers l’analyse des données linguistiques appréhendées comme le *résultat de l’activité* des locuteurs, et une approche *anthroposociale* orientée vers la saisie de l’activité de ces locuteurs en tant qu’ils vont contribuer à structurer leurs langues en *actualisant des pratiques* linguistiques, des normes et des formes. La distinction entre ‘*pertinence cognitivo-structurale*’ et ‘*pertinence anthroposociale*’ a partie liée avec la façon dont sont conceptualisés (dont nous conceptualisons) les utilisateurs des langues (les agents de la communication).

Cette distinction est triviale. Méthodologiquement, elle sert souvent de préalable aux recherches linguistiques qu’elle contribue à ‘cadrer’ dans l’ordre théorique. Il en va ainsi depuis la naissance du structuralisme et la reconnaissance de la langue comme ‘phénomène social’ chez Saussure, qui clôturait les approches systémiques. Mais on trouve aussi cela chez U. Weinreich (1953 : 4) qui notait d’entrée de jeu que «... *the linguist who makes theories about language influence but neglects to account for the socio-cultural setting of the*

⁵ Un bon exemple est fourni par la référence à une distinction générale du type *marqué* vs. *non-marqué*, qui subsume sans grande précision l’acception structurale et systémique qu’elle avait dans la phonologie pragoise, une référence à l’opposition *complexe* vs. *simple*, ainsi que, dans une visée potentiellement psychologique ou cognitive, la distinction *particulier* vs. *universel*.

language contact leaves his study suspended, as it were, in mid-air » ; point de vue qui conserve toute son actualité. Par exemple, c'est dans cette visée-là que se situent les approches de B. Heine et T. Kuteva qui, en accord aussi bien avec le point de vue saussurien qu'avec la vision générativiste, reconnaissent explicitement l'importance des facteurs sociaux et pragmatiques comme déclencheurs de la dynamique de transformation / création des catégories grammaticales – mais sans les prendre pour objet – et qui étudient les stratégies globales et les principes de la grammaticalisation posés comme universels, ainsi que les contraintes cognitives imposées aux locuteurs dans l'élaboration grammaticale : «... *sociolinguistic parameters provide an important basis for describing and understanding contact-induced linguistic change,...* One may wonder, however, whether much is gained if the study of language contact is reduced to sociolinguistic methodology. *Studies on language contact differ greatly on whether they use a sociolinguistic or a linguistic framework, or a combination of both...*

Grammatical replication is a linguistic process and, accordingly, has been approached primarily by means of linguistic methodology. While being ultimately the result of social processes, an analysis of it is less dependent on sociolinguistic variables than many other manifestations of language contact » (B. Heine & T. Kuteva 2010: 100). Certes, ils soulignent une capacité de création de sens que les locuteurs activent dans le procès de grammaticalisation induit par le contact ; mais cette créativité-là est une créativité grammaticale, contrainte par les principes de la grammaticalisation et les caractéristiques structurales des langues mises en jeu. Ce n'est que marginalement qu'elle est susceptible d'être retenue par les chercheurs qui s'intéressent aux pratiques linguistiques dans leur dimension anthroposociale.

On peut cependant, tout en restant dans le cadre d'une approche linguistique, se questionner sur le rapport qu'une telle saisie entretient avec la dimension anthroposociale. Sans poser la question de la prééminence absolue d'une approche sur l'autre, ce qui n'aurait aucun sens car elles sont intimement liées, l'on peut se demander si – ainsi que le fait S. Thomason qui se différencie sur ce point de B. Heine et T. Kuteva – dans la dynamique des changements induits par le contact, ce ne sont pas les facteurs sociaux qui, *in fine*, sont les déterminants majeurs pour imposer des transformations au donné linguistique ; quelles que soient les contraintes universelles et structurelles reconnues par ailleurs (Thomason & Kaufman 1988 : 35) « *It is the sociolinguistic history of the speakers, and not the structure of their language, that is the primary determinant of the linguistic outcome of language contact* ». Finalement, la question pratique et théorique du rapport entre ces deux dimensions, et celle de la façon dont peut/doit être prise en compte l'activité des locuteurs/acteurs dans le travail du linguiste/descripteur/théoricien est toujours latente, jamais tranchée. Probablement qu'elles ne peuvent pas l'être, et leur nature est sans doute aporétique.

5.1. Vers une sémiotique dynamique.

Ayant désormais focalisé l'attention sur l'importance des agents de la communication qui parlent les langues, mais dont on sait aussi, qu'ils les décrivent, les légifèrent ou les normalisent, je vais enfin aborder ce que promettait mon titre en proposant de remodeler quelques notions bien connues dans une *perspective sémiotique dynamique*, c'est-à-dire celle qui est concernée par la « *construction du sens* ». Procès qui, finalement, est essentiel dans notre communication ordinaire. Mon projet est alors d'aller un peu plus loin et de montrer que la dynamique de construction du sens est intrinsèquement déterminée par un type particulier de « *contact* ». Mais cette fois, il ne s'agit plus d'un contact « *entre les langues* » aisément saisissable par l'inspection des données empiriques disponibles : il s'agit d'un contact « *à l'intérieur de la langue* ». Il s'agit donc bien d'un « *contact particulier* » qui me paraît soutenir

l'articulation, constituante dans la langue, du procès sémiotique proprement dit, ce qui lui donne une importance certaine et nécessite de préciser quelques concepts.

5.2. *Locuteurs vs acteurs.*

Dès lors que l'on s'intéresse à la pertinence sémiotique, celle qui concerne la « construction du sens » et l'émergence des signes, on s'intéresse à *la place théorique des agents de la communication* qui changent alors de statut : ils passent de l'état de *locuteurs passifs* de la langue (pris en considération dans une approche cognitivo-structurale et linguistique) à celui d'*acteurs actifs* du procès de communication (reconnus au niveau anthroposocial et langagier)⁶.

Pour cela, je vais revenir vers ces '*agents de la communication*' car ils sont essentiels et nécessairement déterminés et déterminants dans le procès de construction du sens. Plus précisément, je vais tenter de le montrer en approfondissant la notion d'*acteur* que je déclinerai pour l'occasion en *acteur séculier* et *acteur régulier*, et corrélativement, en introduisant les notions – fondamentales en l'occurrence – d'*historicité*, de *clivage* et de *frontière interne*. Dans un deuxième temps, je reviendrai sur la notion de *signe*, puis, après avoir rapidement présenté les notions fonctionnellement dépendantes de *répertoire non-fini* et de *feuilletage*, je conclurai sur la notion de *construction sémiotique*.

Les *locuteurs* sont traditionnellement les « producteurs abstraits » des discours proférés. Ils sont conceptualisés comme des « fournisseurs de matériau » pour les linguistes à qui ils leur offrent leurs données. *A priori*, la langue qu'ils pratiquent est donnée comme stable et ils ne sont pas censés avoir le pouvoir de la modifier ; le cadre social qui les concerne est indéterminé.

Comme les '*locuteurs*' les '*acteurs*' sont des « fournisseurs de matériau » mais, à la différence des *locuteurs* qui sont des « agent passifs », les *acteurs* sont des « agents actifs ». J'appelle ainsi '*acteurs*' tous ceux qui, quels que soient les niveaux et les finalités de leur action, communiquent, pratiquent leurs langues, modifient leurs outils de communication, agissent sur eux, les évaluent, les caractérisent et/ou les décrivent⁷ ; ces acteurs ont un lien au matériau qu'ils transmettent car ils sont censés le marquer activement (consciemment ou inconsciemment) dans l'usage qu'ils en font.

A partir de leurs '*dits*', des '*déjà-dits*' et de leurs contextualités, ils reconnaîtront, rejeteront, légitimeront, s'approprieront des dires et des façons-de-dire qui dans l'interaction, donnés comme normes, posés comme styles, prendront éventuellement vie en tant que *représentations* et *signes* échangeables et appréciables dans l'espace communicationnel partagé. Ils agissent, ils ont des stratégies, une histoire et ils participent (en le sachant) aux procès de *transformation des langues* et de *création de sens*. C'est à tout le moins ce que montre l'ensemble des approches actuelles qui, en contexte, rendent compte et analysent des dynamiques langagières marquées ou non par la matérialité d'une situation de contact

⁶ Parallèlement, je suis aussi revenu sur *la fonctionnalité du contact* appréhendé dans son empiricité, qui passe du statut de *phénomène non-pertinent* ou *exceptionnel* (niveau cognitivo-structural) à celui *phénomène ordinaire* (niveau anthroposocial). Mais dès lors que la pertinence sémiotique est en jeu, celle qui est concernée par la dynamique de la *construction du sens* ces distinctions ne suffisent plus.

⁷ Par ailleurs, retenir le terme '*acteur*' ne revient pas à choisir un terme mal défini en raison d'une polysémie, mais au contraire, à choisir un terme qui traduit et conserve la polysémie assumée des pratiques qu'il désigne : en effet, l'*acteur* est celui qui *agit*. En conséquence, on suppose que c'est au premier degré qu'il est actif. Mais il est aussi celui qui *joue*, et là c'est au second degré qu'il se manifeste. Or la création de sens à laquelle participent les acteurs (avec et sans le langage) nécessite qu'ils soient toujours actifs sur les deux plans à la fois.

linguistique et/ou culturel.

Précisons que la *création de sens* dont il s'agit ici n'est pas limitée au codage-décodage de traits explicitement encodés dans les séquences de la langue (signification linguistique), elle n'est pas non plus limitée à un « sens social ». Elle intègre la capitalisation des représentations partagées, les règles de contextualisation des échanges discursifs, la prise en compte des usages. Cette *création de sens* suppose donc la *réétention d'une historicité* qui – à un certain niveau de mémoire, individuelle et/ou collective – va intégrer la référence aux occurrences antérieures des énoncés et se reconstruit dans de nouvelles représentations susceptibles d'être évaluées dans l'interaction et d'être partagées dans un futur discursif : un '*ad-venir*' (par '*historicité*' j'entends cette *réétention mémorielle contextualisée* de la référence aux emplois antérieurs des signes énoncés ; ce qui crée une stratification et introduit à de nouvelles représentations qui, à leur tour, seront constituées en signes, utilisées, évaluées et partagées dans les interactions à venir). Bien évidemment, tout cela suppose l'*activité* des acteurs, mais aussi leur *activisme* (J'appelle '*activisme*' une activité volontaire orientée vers l'obtention d'un résultat particulier : l'*activisme* implique nécessairement l'activité des *acteurs*, mais le contraire n'est pas vrai).

Dès qu'on prend en considération cette *réétention d'historicité* et cet *activisme* potentiel, il devient possible de développer la notion ; je distinguerai donc *deux catégories d'acteurs* » :

- les *acteurs séculiers*. Ils actualisent et pratiquent le langage et, dans une intersubjectivité partagée, dans un *tissu communautaire* qu'ils contribuent activement à développer (créer, enrichir, appauvrir), ils stabilisent des formes linguistiques et langagières.
- les '*acteurs réguliers*' Ils analysent les (représentations des) phénomènes linguistiques et langagiers qu'ils auront construit sur la base de quelques traits repérés et donnés comme indices, et de quelques règles qu'ils auront reprises, construites, postulées.

Cela dit, cette distinction ne renvoie pas à une catégorisation stable : nous avons plutôt affaire à des *rôles* ponctuellement investis par des sujets humains qui, à un moment donné, se les attribuent car, en effet :

- (i) un '*acteur régulier*' est aussi un '*acteur séculier*', puisqu'il parle ;
- (ii) un '*acteur séculier*' est aussi un '*acteur régulier*' car il ne peut pas ne pas avoir un jugement sur ses productions et celles auxquelles il est confronté puisque ce jugement est intégré dans la construction de sens de ce qui est interactionnellement échangé de langue et de discours.

Ainsi, à la différence du *locuteur* qui est le *producteur abstrait* des données nécessaires à l'étude, l'*acteur* renvoie à une notion *clivée* car, en raison de la *distanciation interne* qu'induit la distinction *régulier / séculier*, et le fait que tout *acteur* est donné comme étant à la fois '*régulier*' et '*séculier*', il retient de façon inhérente une *frontière* en lui-même... ce qui en fait nécessairement le lieu d'un *contact interne*. NOUS AVONS DONC ICI UNE PREMIERE APPREHENSION D'UN CONTACT DEFINI NON PAS PAR L'ARTICULATION DE DONNEES EMPIRIQUES EXTERNES PROPOSEES A LA DESCRIPTION, MAIS PAR UNE NECESSITE DE CONCEPTUALISATION DES OUTILS NECESSAIRE A LA DESCRIPTION.

5.3. Signes et construction du sens.

Mais que font ces '*acteurs clivés*' qui sont ainsi caractérisés par une tension interne autour d'une *frontière constituante*, fondement d'une mise en contact qui détermine leur dynamisme ? J'ai déjà dit qu'ils articulent, échangent créent et transforment continuellement

des signes en contexte ; ils construisent du sens. Ce sont des « *passeurs de sens* » et des « *constructeurs de signes* ». Or, qu'est-ce qu'un signe du point de vue dynamique ? Sous cet angle, pas plus que la notion d'*acteur*, la notion de *signe* n'est simple.

Classiquement – et statiquement – défini comme la représentation symbolique d'un référent ou analysé avec Peirce comme une structure polytriadique, ou encore, dans la visée saussurienne, comme l'association d'un signifiant et d'un signifié, le signe, reconnu comme une entité fonctionnelle dans un espace linguistique ou anthroposocial, est rarement appréhendé dans son émergence. Ce sera dans un autre espace – l'*espace sémiotique* – qu'il sera saisi dans cette dynamique-là. Je décide donc de me placer dans cet espace sémiotique (qui, bien évidemment, n'est pas l'extension d'un espace linguistique à une sémiologie saussurienne, statique dans sa nature) qui est celui dans lequel se développent les procès de construction de signes qui nous servent – nous, acteurs clivés, car nous sommes tous des acteurs clivés qui agissons dans la langue et à travers la langue – à construire du sens et à échanger des significations. Qu'est-ce qui est important à ce niveau ? Qu'est-ce qu'il est utile de souligner ?

La construction et la transformation des signes dans les procès de communication intègre, elle aussi, cette donnée essentielle qu'est *la rétion de l'historicité* de leur emploi. C'est cette rétion qui contribue à leur mise en signification dans *l'écart* que leur réemploi institue. En conséquence, de même qu'avec la notion 'd'acteur', nous avons là aussi affaire à un *clivage* car c'est généralement parce qu'il a déjà employé (ou constaté l'emploi d') un signe donné qu'un acteur va l'utiliser à nouveau dans un contexte qu'il jugera adapté. *L'historicité est indissolublement liée à la reconnaissance d'un tel écart*. De la même façon que la notion d'acteur est fondée sur un clivage et l'existence d'une frontière interne actualisant un contact, le signe considéré dans sa dynamique, se fonde lui aussi sur un clivage et renvoie à la même frontière interne qui intègre constitutivement ce que j'appelle un phénomène de contact. NOUS AVONS ICI UNE DEUXIEME APPREHENSION D'UN CONTACT, DEFINIE, COMME C'ETAIT LE CAS POUR LE CLIVAGE DES ACTEURS, PAR UNE NECESSITE DE CONCEPTUALISATION DES OUTILS NECESSAIRE A LA DESCRIPTION.

On peut maintenant revenir à la construction du sens qui est liée à ce procès général dont je viens de dire qu'il se fonde sur la retenue d'une historicité et sur la nécessaire *prise de distance* envers ce qui se construit. La construction du sens se manifeste dans tous les domaines et à tous les niveaux où des acteurs partagent et font partager des énoncés dans un espace communicationnel. D'être produits en contexte les énoncés proférés et les formes linguistiques (objets sémiotiques) échangés dans l'interaction sont repérés là où *ils font sens*. Décontextualisés, devenus potentiellement signes, ils *prennent du sens* et peuvent ensuite, stratégiquement ou non, être réutilisés, réinvestis à toutes fins utiles dans d'autres interactions. Ils sont *sémiotisés*. Le *sens* qui est ainsi élaboré par les acteurs est donc le composé d'une trace contextuelle réelle ou supposée, indice de son historicité, et de sa référence potentielle : on passe du *faire sens* qui renvoie à une modalité intersubjective de résolution de problèmes en contexte (en situation) au *avoir du sens* qui renvoie aux inventaires de signes disponibles à toutes fins utiles et à une historicité intégrée. Matériellement, le procès de sémiotisation ainsi conçu crée du représenté (décontextualisé) à partir du présenté (contextualisé), et contient en lui-même cette distanciation (cette frontière et ce contact interne) qui lui permet de faire émerger les signes dans une relative décontextualisation.

Dès lors, parmi les propriétés des outils linguistiques et langagiers dont nous disposons et que nous fabriquons (signes, énoncés), les plus importantes et les plus stables sont sans doute *leur nature clivée et la stratification qui en découle*. Au plan théorique j'introduis donc le *clivage* comme une propriété définitoire *qui intègre de façon irrémédiable*

un « fait de contact » au sein du signe lui-même puisque le signe ainsi défini comme *clivé* possède en lui-même sa *frontière interne*, condition de son existence. Pratiquement, dans la visée d'approches empiriques à conduire, cela nous oriente vers d'autres notions utiles, plus adéquate à cet arrière-plan conceptuel, telles celle de *répertoire non-fini* et de *feuilletage* qui, en manifestant la matérialité d'une stratification dans un *espace de variabilité* dont nous participons, contribuent à l'élaboration de ce même cadre conceptuel où s'articulent *clivage*, *historicité* et *acteurs* dans le procès de la communication. Les ayant déjà présentées à plusieurs reprises, je ne les reprendrai que très succinctement ici.

5.4. Espace de variabilité, répertoire « non-fini » et feuilletage.

Corrélat de l'analyse précédente tout autant que considération de ce qui se passe, et que l'on constate empiriquement dans nos échanges ordinaires, on admettra que le fonctionnement de la communication – avec ou sans manifestation avérée de contact entre langues – se développe dans une *incertitude de mise en signification* et par le biais d'une *multiplicité indéterminée de formes* continuellement réinterprétées au travers des indices qui ancrent des significations et – au moins occasionnellement – stabilisent ces formes en contexte. On est ainsi conduit à considérer que nous « fonctionnons » dans un *espace de variabilité* au sein duquel la multiplicité de formes créées ou manifestées correspond à la modulation ordinaire de la communication afin de la rendre efficace dans la plurifonctionnalité qui la caractérise ; c'est un phénomène normal, l'un des moteurs de la création de sens et de signes, l'une de ses nécessités élémentaires. Dans cet espace-là l'indétermination et la probabilité d'une signification à ratifier permettent le développement d'un surplus de sens qu'il s'agit d'introduire et de négocier dans l'interaction sans que cela soit toujours conscient aux acteurs qui l'actualisent. L'espace de variabilité ainsi manifesté est donc un *milieu* et un *outil* disponible pour les acteurs dans leurs échanges communicationnels. Et c'est là que l'on peut conceptualiser deux notions utiles qui, au niveau empirique où elles se définissent, ont aussi quelque chose à voir avec la notion de 'contact' : celle de *feuilletage* et celle de *répertoire non-fini*.

Le *répertoire* est une notion très connue (Gumperz, J. Fishman, etc.) qui, en contexte plurilingue, est susceptible de se complexifier (deux répertoires distincts ou non ?, cf. Y. Matras, 2009), tout en restant pensée, le plus souvent, comme un inventaire de formes, et donc, comme étant caractérisée par une certaine stabilité. Or, appréhendé d'un point de vue dynamique, le répertoire peut être conçu différemment. Je retiendrai alors que ce répertoire individuel et/ou communautaire disponible pour la communication (linguistique, lorsque le langage est le média) n'a pas la stabilité qu'on lui suppose *a priori*, car c'est un *lieu de recomposition continue* des « ressources » disponibles pour la communication. Il fonctionne comme un espace d'optimalisation de ces ressources disponibles à travers la réélaboration continue de « variétés » linguistiques et d'usages langagiers. Lorsqu'on le perçoit en ces termes, on est conduit à l'appréhender comme étant *non-fini* car, à la limite et dans une situation théorique où il ne serait affecté par aucun contact empiriquement détectable susceptible d'induire une transformation de son contenu, il pourrait toujours être démultiplié, au moins par la réinjection distanciée de formes reprises (et historicisées) de son propre usage antérieur : *le répertoire est ainsi une entité non-fini*.

Mais intéressons nous aux ressources qui le constituent : cela me conduit à la notion de *feuilletage*. Avec cette notion je fais appel aux ressources, toujours variables, du répertoire non-fini (bribes diverses : traits, fragments discursifs et attitudeaux matériellement disponibles pour les acteurs de la communication) susceptibles d'être utilisées pour la réélaboration continue de formes linguistiques et d'usages langagiers. Parler de feuilletage permet alors d'appréhender la

superposition et la multiplicité de ces formes sans leur attribuer *a priori* une homogénéité structurelle au sens où une telle qualité serait présupposée dans une description structurale, ni une valeur essentielle qui serait nécessaire pour une identification collective. Ainsi conçu, la notion de feuilletage n'est ni linguistique, ni sociolinguistique, mais sémiotique car elle concerne la construction d'objets sémiotiques dans l'interaction à partir de *traits, formes, schémas* et *processus* « récupérés » dans le répertoire. Corrélativement, par sa non-finitude, le répertoire – conçu comme un outil conceptuel nécessaire à la description des transformations linguistiques et langagières – contribue à la dynamique de création des signes dont j'ai souligné la nature clivée. Dans le même temps, NOUS AVONS AFFAIRE A UNE TROISIEME SAISIE DU CONTACT, EGLEMENT FONDEE SUR UNE NECESSITE DE CONCEPTUALISATION UTILE A LA DESCRIPTION.

6. Conclusion.

Il est temps de conclure. Pour cela, je reviens sur les trois espaces construits que j'ai présenté afin de spécifier comment ils se situent par rapport à la problématique du « contact ».

Dans *l'espace linguistique*, les linguistes s'intéressent naturellement à des *objets* et à des *entités* objectivées – ou observables – sous la forme de corpus de formes matérielles. Le corpus, qu'il soit potentiel ou réel, est alors considéré comme LA voie d'accès à LA réalité empirique, comme *LA source* et *LA ressource* des constructions intellectuelles concernant les phénomènes qu'il est censé permettre de saisir et dont le mode d'existence est rarement questionné : soit les langues, conçues (sauf « forçage ») comme homogènes, et donc naturellement étrangères à la problématique du contact.

Dans *l'espace anthroposocial*, les linguistes s'intéressent principalement au jeu des acteurs de la communication, aux processus qu'ils actualisent, aux dynamiques et aux constructions symboliques référées aux dimensions sociales et communicationnelles qu'ils développent, à la construction des langues et des représentations qu'ils actualisent à partir de la variabilité manifestée du donné disponible. Dans ce contexte, la problématique du contact va de soi et le traitement des situations qui la manifestent fait partie intégrante du travail de recherche.

Dans *l'espace sémiotique*, ce sont ces mêmes *acteurs* qui, cette fois, sont considéré dans leur activité de *découvreurs de sens* et de *constructeurs de signes*. De fait, *ils fonctionnent eux-mêmes en tant que signes dans le procès général de communication auquel ils participent*. La matérialité du contact se trouve alors intégrée non plus comme une donnée externe qu'il convient d'analyser mais comme l'arrière-plan constitutif des dynamiques générales qui se manifestent dans le procès de communication. Devenu 'point aveugle', le contact n'est donc plus ce qui est objectivable et peut naître de la mise en relation conjoncturelle d'entités posées *a priori* comme potentiellement essentielles et préexistantes, c'est tout simplement ce qui '*origine*' ce qui se passe autour et à travers d'une frontière donnée comme la nécessité première des élaborations épistémiques qui se développent dans un espace communicationnel dont la nature est variable. Frontière qui par *la mise en contact* qu'elle traduit, est garante du procès de communication lui-même et de la construction du sens.

Il est possible de synthétiser cela (Tableau 3) :

Dans l'espace sémiotique, posé comme le lieu de la dynamique de création de sens, j'ai défini le « *contact* », comme résultant de l'articulation d'un procès de *clivage* et d'un procès de *rétenion d'historicité*.

Ce *contact* ainsi appréhendé est alors pris en compte à trois niveau :

- 1) celui des *acteurs* (par l'articulation 'régulier' – 'séculier'),
- 2) celui des *signes* (par l'articulation 'faire sens' – 'avoir du sens'),
- 3) celui de l'*espace de variabilité* (par l'articulation 'répertoire non-fini' – 'feuilletage').

<i>Concepts</i>	<i>Traits co-définitoires</i>
Contact :	Clivage et historicité
Acteurs :	Réguliers et séculiers
Signes :	Faire sens et avoir du sens
Espace de variabilité :	Répertoire non-fini et feuilletage

Tableau 3. Concepts définis dans la perspective dynamique

On peut également représenter le tout dans un schéma-type des espaces de description (Tableau 4) qui met en regard les trois *espaces / dimensions* que j'ai considérés, leur *sensibilité au contact* (analysée à partir des notions d'acteur, de clivage et d'historicité) et les pertinences qui leur sont associées dans les domaines des '*agents se manifestant*', de la '*dynamique de distanciation*', de la '*construction symbolique*' et de la '*caractérisation du matériau*'.

<i>Références générales</i>	<i>Pertinences associées</i>	<i>Espace linguistique</i>	<i>Espace anthroposocial</i>	<i>Espace sémiotique</i>
SENSIBILITE AU CONTACT	<i>Articulation acteur / clivage / historicité</i>	<i>Phénomène exceptionnel</i>	<i>Phénomène ordinaire, objet de description</i>	<i>Constituant interne et définitoire</i>
AGENTS	Fonctionnalité des « agents agissants »	Locuteurs	Acteurs	Clivage constituant : Acteurs séculiers et réguliers
	Type d'activité des « agents »	Passifs : neutres	Actifs : activité et/ou activisme	Clivage constituant : activité et activisme
DISTANCIATION	Fonctionnalité de la notion d'historicité	Neutre	Occasionnelle	Définitoire en tant que distanciation interne
	Fonctionnalité de la notion de frontière	Neutre	Occasionnelle (frontière conventionnelle)	Définitoire : frontière interne à vocation constituante

SYMBOLISME	Type du 'signe'	Saussurien	Classique et/ou saussurien	Dynamique et clivé
	Rapport à la construction du sens	Neutre	Pertinence d'un sens social	Construction d'un sens clivé dans l'ordre sémiotique
MATÉRIAU	Fonctionnalité de la « variabilité »	Neutre	Reconnue	Définitoire en tant que condition de fonctionnement
	Fonctionnalité du répertoire	Neutre	Reconnu en tant qu'inventaire	Définitoire en tant qu' ensemble non-fini
	Fonctionnalité du feuilletage	Neutre	Reconnue	Constitutif du répertoire par recomposition continue des formes

Tableau 4. Schéma-type des espaces de description, sensibilité au contact et pertinences associées.

Finalement, s'il est évident que les deux premiers espaces concernent nos pratiques ordinaires de chercheurs – et d'acteurs – dans le domaine traditionnel du contact des langues il en va différemment du dernier espace dont j'ai précisé d'entrée de jeu qu'il ne faisait que croiser les précédents. Alors pourquoi s'y être attaché au risque d'introduire de la confusion ?

Tout simplement parce qu'il me semble intéressant pour servir de cadrage à une réflexion générale sur la réalité, la matérialité et la place du « *contact* » pris comme « *concept vide* » dont la sémantisation est susceptible de déterminer à la fois des orientations de recherche et des cadres disciplinaires. La prise en compte d'une telle approche au niveau empirique n'est pas une nécessité, mais elle peut contribuer à « orienter » la description et à définir des types d'objets de recherche car un cadrage participe toujours d'un point de vue, et l'on sait qu'un point de vue est déterminant pour appréhender les choses du monde. Or, dans cet *espace sémiotique*, que j'ai voulu montrer ici, le détachement et l'espèce de mise en abyme qu'il induit, de même que le fait de pouvoir « penser le contact » comme une propriété inhérente à tous nos procès de communication peut sans doute aider à mieux percevoir, non seulement l'organisation du monde que nous objectivons mais aussi, à *nous replacer dans ce monde* et dans les constructions que nous (en) faisons.

En conséquence, et pour finir sur une dernière – mais importante – image, il s'ensuit que, selon cette perspective, dans une clôture que nous construisons et dont nous sommes aussi un maillon, à la fois les *matérialités construites dans les échanges* et les *acteurs de ces échanges communicationnels* (impliquant à la fois les usagers et les descripteurs) – tous fonctionnant en tant que *signes* – participent à la dynamique des formes, des langues et à leur construction dans un *même plan* qui, paradoxalement, n'est objectivable que parce que la subjectivité de ces acteurs trouve sa place dans la boucle 'uni-planaire' ainsi construite, et parce que, de part et d'autre d'une frontière constituante, se manifeste une mise en contact dont j'ai montré qu'elle permet la construction du sens et le fonctionnement des formes. Nous sommes dès lors au centre d'une quadrature que je renvoie métaphoriquement à l'image d'un

‘anneau de Möbius’, quadrature qui est peut-être garante de notre capacité à communiquer et ce faisant, à développer nos connaissances épistémiques.

Ce tout d’horizon achevé, il est temps de revenir au concret des approches du contact des langues et des populations et aux questionnements sur les effets induits de ce contact. Car nous savons bien que sans cette approche empirique, aucune considération théorique n’aurait de valeur.

Quelques références.

Aikhenvald, A. & R. Dixon, 2006, *Areal Diffusion and Genetic Inheritance: Problems in Comparative Linguistics*, Oxford University Press

Aikhenvald, A. & R. Dixon, 2007, *Grammars in Contact. A cross-Linguistic Typology*, Oxford University Press

Arends, J., P. Muysken & N. Smith (eds.), 1994, *Pidgins and creoles: an introduction*

Auer, Peter, 1998, *Code-Switching in Conversation. Language, interaction and identity*, London: Routledge

Bakker Peter & P. Muysken P., Mixed languages and language intertwining. In J. Arends, P. Muysken et N. Smith (eds.)

Bakker, Peter & M. Mous (eds.), 1994, *Mixed languages, 15 Cases Studies in Language Intertwining*, Amsterdam: IFOTT

Barth, Fredrik, (ed.), 1969, *Ethnic groups and boundaries, The Social Organization of Culture Difference*, Universitetsforlaget

Barth, Fredrik, Les groupes ethniques et leurs frontières, in : Poutignat, Ph. & J. Streiff-Fenart, 1995, *Théories de l’ethnicité*, Paris: PUF

Bourdieu, Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire. L’économie des change linguistiques*, Paris: Fayard (En partie traduit in : P. Bourdieu, *Language and Symbolic Power*, Harvard University Press (1999).

Campbell, Lyle, 2006, Areal linguistics: A closer scrutiny. In: Yaron Matras, April McMahon & Nigel Vincent (eds.), *Linguistic areas: Convergence in historical and typological perspective*, 1-31. Basingstoke: Palgrave Macmillan

Coupland, N., 2007, *Style: Language Variation and Identity*, Cambridge: Cambridge University Press

Duranti, A., (ed.), 2001, *Key Terms in Language and Culture*, Blackwell

Fishman, Joshua, A., 1971, *Sociolinguistique*, Bruxelles - Paris: Labor - Fernand Nathan

Gardner-Chloros, Pénélope, 1991, *Language Selection and Switching in Strasbourg*, Oxford: Oxford University Press

Gardner-Chloros, Pénélope, 2005, *Code-switching*, Cambridge: Cambridge University Press

- Giles, H., Coupland, J. & Coupland, N, 1991, *Contexts of Accommodation: Developments in Applied Sociolinguistics*, Cambridge University Press
- Giles, Howard & Nikolas Coupland, 1991, *Language: Contexts and Consequences*. Pacific Grove: Brooks/Cole Publishing Co.
- Goffman, Eaving, 1966, *Behavior in Public Places*, Free Press
- Gumperz, John, 1982, *Discourse Strategies*, Cambridge: Cambridge University Press
- Hamers, Josiane & M. Blanc, 1995, *Bilingualité et bilinguisme*, Mardaga
- Haugen, Einar, 1953, *The Norwegian Language in America. A study in bilingual behavior*, Indiana University Press
- Heath, Jeffrey, 1989, *From Code Switching to Borrowing. Foreign and Diglossic Mixing in Moroccan Arabic*, Kegan Paul
- Heine, Bernd & T. Kuteva, 2003, On contact induced grammaticalization, *Studies in Language*, Volume 27-3, pp. 529-572
- Heine, Bernd & T. Kuteva, 2010, Contact and grammaticalization. In: Hickey, Raymond (ed.). *Handbook of language contact*. Wiley-Blackwell
- Heine, Bernd & T. Kuteva, 2005, *Language Contact and grammatical Change*, Cambridge: Cambridge University Press
- Heine, Bernd & D. Nurse, 2007, *A Linguistic Geography of Africa*
- Heine, Bernd & T. Kuteva, 2006, *The Changing Languages of Europe*, Oxford: Oxford University Press
- Heine, Bernd, 1997, *Cognitive Foundations of Grammar*, Oxford: Oxford University Press
- Hickey, Raymond, (ed.), *The Handbook of Language Contact*, 2010, Chichester: Wiley-Blackwell
- Hopper, Paul & Traugott, Elizabeth, 1993, *Grammaticalization*, Cambridge: Cambridge University Press
- Hymes, Dell, 1971, *On communicative competence*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Labov, William, 1966, *The Social Stratification of English in New York City*. Washington, D.C.: Center for Applied Linguistics.
- Labov, William, 1972, *Sociolinguistic Patterns*. Philadelphia: U. of Pennsylvania Press.
- Labov, William, 1972, *Language in the Inner City*. Philadelphia: U. of Pennsylvania Press, 1972.
- Lakoff, George, 1987, *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal About the Mind* University of Chicago Press
- Langacker, Ronald, 1987, *Foundations of Cognitive Grammar*, Volume I, Theoretical Prerequisites. Ronald W. Langacker. Stanford, California: Stanford University Press.

- Le Page R. et A. Tabouret-Keller, 1985, *Acts of Identity: Creole-Based Approaches to Language and Ethnicity*, Cambridge: Cambridge University Press
- Lüdi, Georges & Py, Bernard, 1986, *Etre bilingue*, Bern : Peter Lang
- Mackey, William, 1976, *Bilingualisme et contact des langues*, Paris : Klincksieck
- MacSwan, Jeffrey, 1997, A Minimalist Approach to Intrasentential Code Switching: Spanish-Nahuatl Bilingualism in Central Mexico, Doctoral Dissertation, University of California, Los Angeles
- MacSwan, Jeffrey, 2010, Plenary adress: Unconstraining codeswitching theories. *Proceedings from the Annual Meeting of the Chicago Linguistic Society 44*. Chicago: Chicago University Press
- Matras, Yaron & P. Bakker (eds.), 2003, *The Mixed Language Debate. Theoretical and Empirical Advances*, The Hague: Mouton
- Matras, Yaron, 2009, *Language Contact*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Muysken, Pieter, 2000, *From Linguistic Areas, to Areal Linguistics*, Amsterdam - Philadelphia: John Benjamins
- Muysken, Pieter, 2010, Scenarios for Language Contact, In R. Hickey (ed.), *Handbook of Language Contact*, pp. 265-281. Oxford: Wiley-Blackwell
- Myers-Scotton, Carol, 1993, *Social Motivations for Codeswitching . Evidence from Africa*, Oxford: Clarendon Press
- Myers-Scotton, Carol, 2002, *Contact Linguistics. Bilingual Encounters and Grammatical Outcomes*, Oxford: Oxford University Press
- Nicolaï Robert, 2003, Contact et genèse : ouvertures et perspectives : pour un « Nouveau Programme » de recherche sur l'évolution des langues, in : *XVIIe International Congress of Linguists*, Praha (CD Rom des Proceedings, CIL XVII, MATFYZPRESS).
- Nicolaï Robert, 2007, Contacts des langues et contact dans la langue : hétérogénéité, construction de l'homogène et émergence du 'linguistique', in : *Journal of Language Contact*, N°1, Thema. www.jlc-journal.org/, pp. 199-222.
- Nicolaï Robert, 2007, *La vision des faits : de l'a posteriori à l'a priori dans la saisie des langues*, Paris: L'Harmattan
- Nicolaï Robert, 2007, Le contact des langues : point aveugle du 'linguistique' / Language Contact : a Blind Spot in 'Things Linguistic', *Journal of Language Contact*, N°1 Thema, pp.1-10 / 11-22.
- Nicolaï Robert, 2008, Dynamique du langage et élaboration des langues : quelques défis à relever / How languages change and how they adapt: some challenges for the future. In : R. Nicolaï & B. Comrie (Eds), *Language Contact and the Dynamics of Language*, Journal of Language Contact, N°2, Thema, www.jlc-journal.org/, Journal of Language Contact, 311-30 / 331-52.
- Nicolaï, Robert, 2011, *La construction du sémiotique. Réflexion sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs*, Paris: L'Harmattan

- Peirce, Charles, S, 1978, *Écrits sur le signe*, rassemblés traduits et commentés par G. Deledalle, Paris, Le Seuil
- Poplack, Shana, 1980, Sometimes I'll start a sentence in Spanish Y TERMINO EN ESPAÑOL: toward a typology of code-switching, *Linguistics. An Interdisciplinary Journal of the Language Sciences*, vol. 18, no7-8, pp. 581-618 (1 p. 1/2)
- Rampton, Ben, 2005, *Crossing. Language & Ethnicity among Adolescents*, Manchester: Sont Jerome Publications
- Rampton, Ben, 2001, Crossing, in: A. Duranti (ed.), *Key Terms in Language and Culture*, Blackwell, 2001, pp. 49-51.
- Ross, Malcolm, 1996, Contact-induced change and the comparative method: Cases from Papua New Guinea. In Mark Durie, Malcolm D. Ross, eds.. *The comparative method reviewed: Regularity and irregularity in language change*. New York: Oxford University Press
- Ross, Malcolm, 2003, Diagnosing prehistoric language contact". In: Raymond Hickey, (ed.). *Motivations for language change*. Cambridge: Cambridge University Press. pp. 174–198
- Ross, Malcolm, 1999, Exploring metatypy: how does contact-induced typological change come about?, approximate text of keynote talk given at the *Australian Linguistic Society's annual meeting*, Perth
- Ross, Malcolm, 2007, Calquing and Metatypy, *Journal of Language Contact*, THEMA I , pp. 116-143
- Schleicher August [1863], 1980, La théorie de Darwin et la science du langage, in : Patrick Tort, *Évolutionnisme et linguistique*, Paris : Vrin
- Schleicher August [1864], 1980, De l'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme, in : Patrick Tort, *Évolutionnisme et linguistique*, Paris : Vrin
- Schuchardt, Hugo, *Slawo-deutsches und Slawo-italienisches. Dem Herrn Franz von Miklosich zum 20. November 1883*, 1884, Graz, Leuschner & Lubensky
- Thomason Sarah G. & Terrence Kaufman, 1988, *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*, Berkeley: University of California Press.
- Thomason, Sarah G. (ed.), 1996, *Contact Language. A wider perspective*, Amsterdam - Philadelphie: John Benjamins
- Thomason, Sarah G., 2001, *Language Contact. An Introduction*, Edinburgh: Edinburgh University Press
- Trubetzkoy, Nikolaï, S., 1931, Phonologie et géographie linguistique, *Travaux du cercle linguistique de Prague, IV*, pp 228-234
- Trudgill, Peter, 1986, *Dialects in Contact*, Oxford: Blackwell
- Van Coetsem, Frans, 2000, *A General and Unified Theory of the Transmission Process in Language Contact*, Heidelberg: Universitätsverlag C. Winter
- Weinreich, Uriel, 1953, *Languages in Contact*, The Hague : Mouton

Winford Donald, 2003, *An Introduction to Contact Linguistics*, Oxford: Blackwell Publishing

Wundt, Wilhelm, 1900, *Völkerpsychologie. Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von Sprache, Mythos und Sitte* (Psychologie des peuples: Etude sur les lois du développement du langage du mythe et des mœurs), 1er Band, die Sprache, 2er Theil, Leipzig, Engelmann. (Compte rendu: Languier des Bancels J. Wundt Psychologie des peuples. In: *L'année psychologique*. 1900 vol. 7. p. 681.
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/psy_0003-5033_1900_num_7_1_3298